

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES LILAS BLANCS

ALLARY, CAMILLE

Comédie — 1881

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CÉCILE DE BRYANS

42 répliques

JULIA

34 répliques

GASTON DE BRYANS

6 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LES LILAS BLANCS	5
-------------------------------	----------

LES LILAS BLANCS

SCÈNE PREMIÈRE

(À Madame Hélène Petit, de l'Odéon.)

(Avec nn soupir.)

(Se débarrassant du bouquet, de son burnous et de ses gants.)

(Rangeant ses cheveux devant la glace.)

(S'asseyant devant le feu, et approchant ses pieds de la flamme.)

(Avec animation.)

(un silence.)

(Debout, indigne.)

(Furieuse.)

(Calmée.)

(Songeuse.)

(Songeant, allongée sur le sofa.)

(Ôtant ses bracelets.)

(Tristement, avec un soupir de regret.)

(Très agité.)

(Elle saisit son bouquet et, de rage, le jette loin d'elle.)

(Ramassant le bouquet, repentante.)

(Surprise.)

(Très intriguée.)

(Lisant.)

(Stupéfaite.)

(Elle pose son bouquet sur un guéridon.)

(Réfléchissant.)

(S'asseyant.)

(S'animant.)

(Émue.)

(Très troublée.)

(Dans son trouble, elle laisse le billet sur cheminée.)

(Regardant par la fenêtre dont elle écarte les rideaux.)

(On frappe à la porte de droite.)

(Elle tombe assise. On frappe de nouveau. D'une voix affaiblie.)

CÉCILE *(entre en scène en robe de bal ; un burnous algérien zébré de raies rouges couvre ses épaules ; elle est gantée et tient un bouquet de lilas blancs et de violettes)*

Allons, voilà mes petits bonheurs envolés ! C'était bien la peine de faire tant de frais de toilette ! C'est toujours ainsi, d'ailleurs. Vous recevez une de ces invitations sur papier bristol au bas desquelles le traditionnel on dansera est écrit en caractères plus apparents... C'est chez une amie. Vous acceptez avec plaisir parce que vous vous promettez devons amuser jusqu'au matin. Pendant huit jours vous courez les couturières pour vous occuper de votre costume. vous voulez être la plus belle. Le fameux soir arrive... Vous partez en voiture... Vous montez un large escalier ruisselant de lumière où, de marche en marche, des têtes niaises de laquais émergent des corbeilles de fleurs. Les invités arrivent un à un... L'orchestre prélude par un quadrille... Des cavaliers timides, le gilet en coeur, un gardénia à la boutonnière, vous regardent de leur place avec des yeux qui semblent vous dire : Madame, je ne vous connais pas, mais vous êtes adorable ; voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi ? Puis, tout à coup pour une cause imprévue, il vous faut quitter le bal et retourner chez vous !... Adieu la fête et les plaisirs si amoureusement caressés !... C'est justement ce qui m'est arrivé ce soir. - Mon mari et moi devions passer la nuit chez Julia. Nous étions arrivés depuis une heure... Les invités étaient nombreux... Des hommes du monde, des politiciens, des artistes, ce qu'à tort ou à raison l'on a l'habitude d'appeler le tout-Paris. Soudain, Gaston que j'avais laissé dans la salle de jeu, s'approche de moi et me dit à l'oreille « Ma chère, donne-moi ton bras ; nous rentrons. - Déjà ? - Il le faut. - Je voudrais bien savoir. - Tu ne dois pas savoir. - Pourtant, cette retraite précipitée a bien une raison ? - Un de mes bons amis vient de me faire prier d'aller, sur-le-champ, le rejoindre au club. Je n'en sais pas davantage. - C'est, paraît-il, pour une affaire très grave ? - Apparemment. - Et tu me quittes pour

courir après ton ami ? C'est dire que je ne suis pas la préférée. - Je te répète qu'il le faut. - Vous êtes trop aimable. » Là-dessus, il me ramène ici, puis, comme j'avais boudé tout le long du chemin, remonte en voiture après m'avoir souhaité une heureuse nuit. Et me voilà ! Ah ! C'est charmant, tout à fait charmant !... Passe encore s'il m'avait quitté pour une raison sérieuse... Mais c'est son club qui l'attire, et je ne me plaindrai pas ! Nous verrons bien ! Je ne crois ni à son club, ni à cet ami qui, disait-il, le faisait demander !... Le club est le bonhomme de paille auquel les maris frivoles font endosser leurs fautes. Le club cache, le plus souvent, la maîtresse pour laquelle, avant de se ruiner, on déserte la chambre conjugale ! Une maîtresse !... Oh ! Si j'en étais sûre !... Si j'avais des preuves !... C'est cela... Il n'y a plus à en douter... Autrement, pourquoi m'eût-il laissée lui qui, jadis, avait tant de câlineries pour moi ; lui qui me disait : « Ne regarde plus les étoiles sans quoi, j'irai les arracher du ciel pour t'en faire un collier. » Il n'y a pourtant que huit mois que nous sommes mariés. Déjà huit mois ! Ah ! C'était délicieux les premiers jours ! Nous ne nous séparions jamais. - Il m'aimait beaucoup ; moi, je l'aimais... un peu et lorsque nous étions las de causer, assis l'un à côté de l'autre, dans le kiosque, au fond du parc mystérieux, nous passions des heures entières à nous regarder... Ses yeux avaient, dans l'ombre, des lueurs phosphorescentes sa tête fine était entourée d'une auréole de lumière et, en m'avançant un peu, je voyais très distinctement au-dessous de sa bouche un petit signe que je baisais. D'autres fois, la nuit, nous allions faire un tour de bois en calèche. - C'était dans la belle saison ; l'air était tiède. Des rayons de lune, jouant parmi les hautes futaies, coupaient de bandes lumineuses le sable des allées désertes... Les chevaux marchaient au pas, la tête haute, secouant leurs gourmettes... Les flaques d'eau éparses dans le gazon semblaient des fragments de miroirs brisés. Les feuillages sombres susurraient. Effrayées par la clarté rouge des lanternes, des mésanges réveillées en sursaut, déployaient soudainement leurs ailes et filaient droit devant nous, rapides comme des flèches. Moi, pelotonnée dans un coin, les yeux clos, je faisais semblant de dormir... Alors, Gaston se penchait sur moi, prenait ma main, et ses lèvres brûlantes se posaient tantôt sur le

poignet entre le gant et la manchette, tantôt là, sur le cou, derrière la nuque, pour y mettre un de ces longs baisers silencieux qui vous secouent de la tête aux pieds. Maintenant, ce n'est plus ça !... Monsieur va au club... Non, il ne va pas au club !... Tandis que je suis seule, ici, à l'attendre, il me trompe, j'en suis certaine... Oh ! Mais je me vengerai... Je me vengerai, et dès demain encore... Ah ! Ce sera facile, les occasions ne manquent pas... Pauvre innocent bouquet ! J'ai passé ma colère sur lui, comme s'il était cause du chagrin qui m'arrive. Suis-je injuste ! Le voilà tout abîmé. Les tiges des lilas sont brisées. Louise le portera dans ma chambre et, cette nuit, son parfum bercera mon rêve. Que vois-je ! Une lettre ? Une lettre écrite au crayon ?... Voyons ça. « Je vous aime, je vous aime éperdument ! Mes regards vous l'ont dit, sans doute, et c'est pour cela ; cruelle, que vous m'évitez. Moi, je meurs du désir de vous ré-
péter ces mots à genoux. Une occasion se présente ; laissez-moi en profiter. Cette nuit, dès que vous vous retirerez du bal, chez vous. Ne vous inquiétez de rien, toutes mes dispositions sont prises. » Pas de signature. Je parlais de vengeance tout à l'heure, la voilà la vengeance ! L'occasion est belle, ce me semble, et si je voulais bien... Voyons, avant tout, il s'agit de connaître le nom de celui qui a osé m'adresser le billet. Je ne me suis séparée de mon bouquet qu'au moment où je prenais possession du piano afin d'accompagner Julia qui, vivement sollicitée, allait chanter le Vallon. Or, Julia était à ma droite, et, à l'autre bout du piano, accoudé sur la console, il y avait le comte Maxime de Ferry, l'aide de camp du général Boissier. Nous étions isolés dans notre coin. Les autres invités jouaient de l'éventail ou écoutaient à distance. Si j'ai bonne mémoire, personne ne s'est approché de nous, personne. C'est donc ou Julia ou Monsieur de Ferry qui a glissé ce billet parmi mes fleurs. Julia n'avait pas d'intérêt à le faire. Je la connais assez pour savoir qu'il ne lui viendra jamais à l'idée de se moquer de moi... Quant au comte Maxime, heu ! C'est différent... Ce poulet m'explique bien des choses et je commence à voir clair dans votre jeu, mon gentilhomme ! Pourquoi donc venait-il à toutes les soirées auxquelles j'étais invitée ?... Pourquoi donc papillonnait-il sans cesse autour de moi ?... Pourquoi donc, quand il me regardait, ses yeux avaient-ils des éclairs ?... Pourquoi donc, pendant la

valse, lorsque, confiante, je m'abandonnais à lui, sa main pressait-elle si fort la mienne ?... Folle que je suis, je n'avais pas vu cela ! Ce soir, l'occasion lui aura paru favorable. Mon bouquet se trouvait à portée de sa main, il s'en est emparé sans que je m'en aperçoive, - cette musique était si difficile à déchiffrer et a traîtreusement caché sa déclaration sous ces lilas. Voilà bien les hommes : ils ne sont véritablement heureux que lorsqu'ils réussissent à détourner une femme du droit chemin. - C'est qu'il est très beau garçon, le comte Maxime - un brun au profil mâle et fier avec de grands yeux veloutés, et puis, son teint chaud et doré, sa moustache fournie, lui donnent un air martial qui lui sied à ravir. Est-ce drôle, mon coeur bat plus vite... Est-ce que je l'aime ?... Ce n'est pas possible... Je n'aime que Gaston, je n'ai jamais aimé que Gaston... Mais j'y songe le comte Maxime va venir, il me l'annonce dans sa lettre et il viendra. Si mon mari rentrait !... Que faire, bon Dieu ! Que faire ? Il faut qu'il ait perdu la tête, ce comte ! Un rendez-vous, chez moi, à minuit et demie !... Quelle aventure !... Si je sortais ? Ah ! J'entends le roulement sourd d'une voiture... La voici... Elle ralentit sa course elle s'arrête devant ma porte. La sonnette s'ébranle... Je suis perdue !... Quelle audace !... Oser pénétrer ici à pareille heure !... Que vont dire mes gens ?... Je n'oserai plus les regarder en face. C'est lui, je me sens défaillir ! Entrez !

SCÈNE II

Cécile, Julie.

(Elle entre par la droite. Toilette de soirée, un bouquet à la main.)

CÉCILE *(l'apercevant, abasourdie)*

Toi ici !... Que t'arrive-t-il ?

JULIA (*s'asseyant à côté d'elle, sur le sofa*)

C'est à moi qu'il conviendrait de t'adresser cette question ; tu es pâle comme un lys et tes mains brûlent. Qu'as-tu ?

120

CÉCILE

Presque rien... Une simple contrariété.

JULIA

Est-ce sérieux ?

CÉCILE

Je le crains.

JULIA (*tendrement*)

Au temps heureux de notre enfance, j'étais ta confidente, je partageais tes joies et tes peines, je te consolais quelquefois pourquoi n'en serait-il plus ainsi aujourd'hui ?

125

CÉCILE

Tu as raison, je vais tout de dire... Tu t'es, sans doute, aperçue que Gaston m'a fait quitter ton bal de très bonne heure ?

JULIA

En effet ; tous mes invités l'ont remarqué.

CÉCILE (*s'animant par degrés*)

Comme tu dois le penser, cette brusque sortie avait un motif.

130

JULIA

Quel motif ?

CÉCILE (*indignée*)

Monsieur, mon mari me trompe, ma chère.

JULIA

Comment !... Gaston ?....

(Avec des larmes dans la voix.)

CÉCILE

Oh ! J'en suis convaincue !.. C'est pour aller rejoindre sa maîtresse qu'il m'a ramenée... Il languissait probablement de la voir... Elle lui avait donné rendez-vous, et comme feu le roi-soleil, à cause de moi, elle a failli attendre !... Après huit mois de mariage, conçoit-on cela !

135

JULIA

Regarde-moi donc en face, grande enfant que tu es.

CÉCILE

Non, j'aime mieux pleurer : les larmes soulagent.

JULIA

C'est que, précisément, j'ai la prétention de les tarir, ces fameuses larmes.

140

CÉCILE

N'essaye pas de me dissuader, ce serait peine perdue.

JULIA

Veux-tu que je te dise où il est, en ce moment, ton gueux de mari ?

CÉCILE

Tu le sais ?

JULIA (*finement*)

Est-ce que je ne sais pas tout !

145

CÉCILE

Défends-le si tu peux ; que fait-il, pendant que je me désespère ?

JULIA

D'abord, il court le risque de s'enrhumer ; ensuite, il y a gros à parier qu'il tempête contre l'ami qui t'a chargé de cette mission délicate.

CÉCILE (*étonnée*)

Un ami ?... Une mission ?...

JULIA

Monsieur de Boucoyran a été gravement insulté, hier soir, au club, autour d'une table de baccarat, et il chargé ton mari et le mien d'aller demander une réparation par les armes à son adversaire. Comprends-tu, maintenant ?

150

CÉCILE

Pourquoi Gaston ne m'a-t-il pas parlé de cette vilaine affaire ?

JULIA

Probablement parce qu'il a craint de t'inquiéter.

155

CÉCILE *(repentante)*

Et je l'accusais !

JULIA

Et peut-être, aussi, comme je le défendais, m'as-tu prise pour sa complice ?

CÉCILE

Je l'avoue.

JULIA

Triple folle !

160

CÉCILE

Oui, triple folle !... Je tiens le bonheur, je sens cet oiseau rare frissonner dans ma main, et au lieu de chercher à lui rendre sa captivité plus douce, j'ai failli l'étouffer.

JULIA

À propos, tes larmes, ta jalousie, tes suppositions m'ont fait oublier que je suis venue pour quelque chose de bien plus grave.

165

CÉCILE

Qu'est-ce encore ?

JULIA

Ne t'inquiète donc pas ! Pourrais-tu me montrer le bouquet que tu avais au bal ?... Simple curiosité de femme.

CÉCILE

Regarde derrière toi, sur ce guéridon.

JULIA

C'est le mien !... J'en étais sûre !

170

CÉCILE

Ce bouquet t'appartient ?

JULIA

Puisque j'accours pour te le réclamer !... Tu ne t'étais pas aperçue de l'erreur ?

CÉCILE

Pas du tout.

JULIA

Je l'avais posé sur ta console du piano, près du tien, tandis que je chan-
tais. En partant, tu es sortie si précipitamment, que tu as pris les lilas
blancs pour les roses-thé.

175

CÉCILE *(à part, avec dépit)*

Ce n'est donc pas à moi qu'était adressé le billet !

JULIA *(lui donnant son bouquet)*

À chacun son bien.

CÉCILE *(lui rendant le sien)*

Voici tes lilas.

180

(À part.)

(Haut.)

JULIA *(après avoir constaté l'absence du billet)*

Plus de poulet !... Ah ! La fine mouche ! Je commence à comprendre...
Cécile, tu as tort de n'être pas franche avec moi ; il avait autre chose
avec ce bouquet.

CÉCILE *(décontenancée)*

Autre chose ?

JULIA

Un billet, probablement.

185

CÉCILE

Serait-ce ceci ?

JULIA *(après avoir lu)*

Précisément. As-tu parcouru ces pattes de mouche ?

CÉCILE *(d'un air indifférent)*

Le hasard les a mises sous mes yeux, et...

JULIA (*railleuse*)

Le hasard ?... Tu as cru qu'elles étaient pour toi ?

CÉCILE (*très embarrassée*)

Dame, en admettant que le bouquet m'appartenait, il fallait bien admettre, comme conséquence, qu'il en était de même du billet.

190

JULIA

Pauvre innocente par quelles transes tu as dû passer en m'entendant monter ton escalier ?

CÉCILE

J'en tremble encore.

JULIA (*souriant*)

Tu me prenais pour l'autre. Ah ! Comte Maxime, vous qui êtes habitué à faire des victimes, que ceci vous serve de leçon ; ne recommencez pas, sinon, tout hussard que vous êtes, nous allons vous tirer les oreilles.

195

CÉCILE

Que feras-tu ?

JULIA

Je vais lui écrire que s'il ne cesse pas les ridicules prévenances dont il m'accable, je communique sa lettre à mon mari.

200

CÉCILE

Tu ferais cela ?

(S'approchant de la cheminée.)

(Elle la brûle.)

JULIA

Je le crois parbleu bien ; il est indispensable que je prenne ma revanche.
Quant à sa déclaration, traitons-la comme elle le mérite.

CÉCILE *(debout, près d'elle)*

Garde-moi le secret.

JULIA

Je te fais la même prière. surtout, ne songe plus au comte de Ferry.

205

(Bruit lointain de sonnette.)

CÉCILE

Je te le promets. j'ai hâte d'oublier ce moment de faiblesse. N'as-tu pas
entendu sonner ?

JULIA

Si fait.

CÉCILE

C'est Gaston qui rentre. Je distingue le craquement de ses bottes.

(Elle court vers la porte de droite.)

JULIA

Je me sauve.

210

CÉCILE *(la retenant et la conduisant vers la porte de gauche)*

Non, par la serre ; à moins que tu ne veuilles lui dire bonjour.

JULIA *(s'enveloppe dans sa péliasse)*

Oh ! Je n'y tiens pas du tout...

CÉCILE

Merci de ta visite matinale.

JULIA *(droite dans l'entrebâillement de la porte, son bouquet à la main)*

Bonne nuit !

SCÈNE III

CÉCILE *(seule)*

Maudit bouquet ! Me voilà délivrée de ce parfum malsain qui troublait la sérénité de mon foyer. Dieu ! Que je suis heureuse !

215

SCÈNE IV

Cécile, Gaston.

GASTON *(il entre par la droite ; habit noir, cravate blanche le col du pardessus relevé)*

Du feu, enfin !... Brr !...

CÉCILE (*amoureusement*)

Comme tu m’as fait languir !

GASTON (*arpentant le boudoir*)

C’est cet imbécile de Georges qui m’a mis en retard avec ses histoires...
Brr !... Brr !... 220

CÉCILE (*se pendant à son cou*)

Je t’aime !

GASTON

Tiens, tu ne boudes plus ?

CÉCILE (*même jeu*)

Non, j’ai réfléchi. J’ai l’intention de signer un traité de paix.

GASTON (*se dirigeant vers le feu*)

Ah ! Tant mieux ! D’abord, si tu es aimable, tu vas me laisser réchauffer
un instant ; je grelotte. 225

CÉCILE (*le retenant*)

Tu te réchaufferas plus tard.

GASTON

Sois charitable, ma petite femme, je t’assure que je suis transi... Brr !

CÉCILE (*l’entraînant du côté de la porte de droite*)

Viens, je t’aime !

GASTON *(se débattant faiblement)*

Sacrebleu ! Mes pieds sont glacés!

230

CÉCILE *(souriante, à voix basse)*

Viens, te dis-je, j'ai sommeil !